

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI!

3 contes

DU MÊME AUTEUR

Sub Sole ou La ramasseuse de coquillages, traduction P. Bétous, illustration H.Prashkevich,
Paul Bétous, mars 2019

Quilapan, traduction P. Bétous, illustration S. Thomas, Paul Bétous, juin 2018

© Lettres Ailées, 2019

ISBN : 978-2-490923-02-1

Dépôt légal : octobre 2019

BALDOMERO LILLO

3 contes



Illustrés
par

HANNA PRASHKEVICH

Traduits de l'espagnol (Chili)
par

PAUL BÉTOUS CATUHE

... *Lettres* *Ailées*

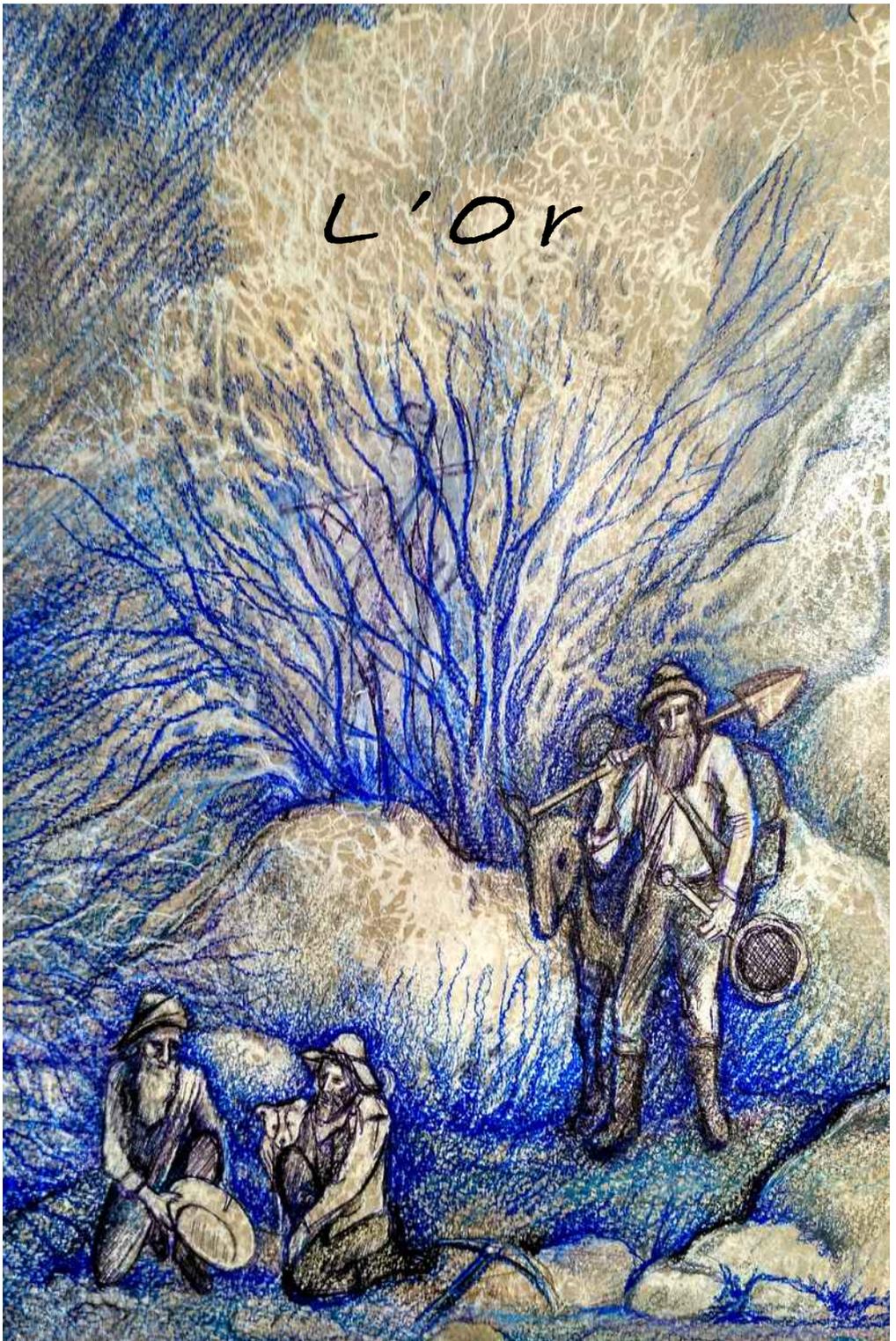
CONTES

L'Or.....	7
Les Neiges Éternelles.....	13
Irrédemption ¹	29

1 Le terme « Irredención », le titre original, n'est pas reconnu en espagnol. Cependant, les mots « redención » et « condenación » existent et se traduisent respectivement par « rédemption » et « damnation ». Par ailleurs, en espagnol, le préfixe « ir- » marque la négation devant un mot commençant par « r ». J'ai donc choisi de suivre Baldomero Lillo pour la traduction du titre et d'ajouter le préfixe « ir- », qui marque, lui aussi, la négation en français, au terme « rédemption ». (NdT)

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI!

L'OR





Un matin où le soleil surgissait des abîmes et se lançait dans l'espace, une embardée de son flamboyant chariot, lui fit effleurer le sommet de la montagne.

Dans l'après-midi, un aigle, retournant à son aire, vit sur la cime noire, un point si brillant qu'il resplendissait comme une étoile.

Il piqua son vol et aperçut dans une faille rocheuse un rutilant rayon de soleil emprisonné.

— Mon pauvre petit – lui dit l'oiseau compatissant – ne t'inquiète pas, je vais escalader les nuages et je rattraperai le rapide attelage avant qu'il ne disparaisse dans la mer.

Et, le prenant dans son bec, il remonta dans les airs pour voler après l'astre qui se précipitait vers le couchant.

Mais alors qu'il était près d'atteindre le fugitif, l'aigle sentit que le rayon, dans une superbe ingratitude, enflammait le bec crochu qui le ramenait au ciel.

L'aigle, irrité, ouvrit alors les mandibules et le jeta dans le vide.

Le rayon tomba comme une étoile filante, percuta la terre et se releva avant de s'effondrer à nouveau. Il erra à travers les champs telle une merveilleuse luciole, et son éclat, infiniment plus intense

que celui d'un million de diamants, se voyait en plein jour, et scintillait la nuit comme un soleil minuscule.

Les hommes ébahis cherchèrent très longtemps l'explication de ce fait extraordinaire. Jusqu'au jour où les mages et les nécromants déchiffrèrent l'énigme. L'étoile vagabonde n'était autre qu'un filament qui s'était détaché de la chevelure du soleil. Et ils ajoutèrent que celui qui parviendrait à l'emprisonner verrait son existence éphémère se changer en une vie immortelle ; mais, pour attraper le rayon sans être consumé, il fallait tout d'abord extirper de son âme tout vestige d'amour et de pitié.

C'est ainsi que tous les liens se brisèrent et qu'il n'y eut plus ni parents, ni enfants, ni frères. Les amants abandonnèrent leurs aimées et l'Humanité toute entière poursuivit, comme une meute déchaînée, le céleste pèlerin tout autour de la Terre. Nuit et jour, des milliers de mains avides se tendaient sans cesse vers la fulgurante braise, dont le contact réduisait à rien les audacieux et ne laissait de leurs corps, de leurs cœurs égoïstes et prétentieux, qu'une poignée de poussière de la couleur du blé mûr, semblable aux rayons du soleil.

Et pourtant, ce prodige, sans cesse renouvelé, n'arrêtait pas la nuée de ceux qui partaient à la conquête de l'immortalité. Nul doute que ceux qui succombaient conservaient encore dans leur cœur un vestige de sentiments contraires, et chacun, confiant dans le pouvoir



victorieux de son ambition, poursuivait la chasse interminable, sans relâche ni méfiance, sûr qu'il était du succès final.

Enfin, l'aigle, sa rancœur maintenant évanouie, le prit à nouveau dans son bec et le posa sur la route de l'astre qui montait au zénith.

Et le temps passa. L'oiseau, plusieurs fois centenaire, vit se noyer dans le rien d'innombrables générations. Un jour, l'Amour déploya ses ailes et remonta vers l'infini. Et, croisant sur son passage l'aigle qui voguait dans l'azur, il lui dit :

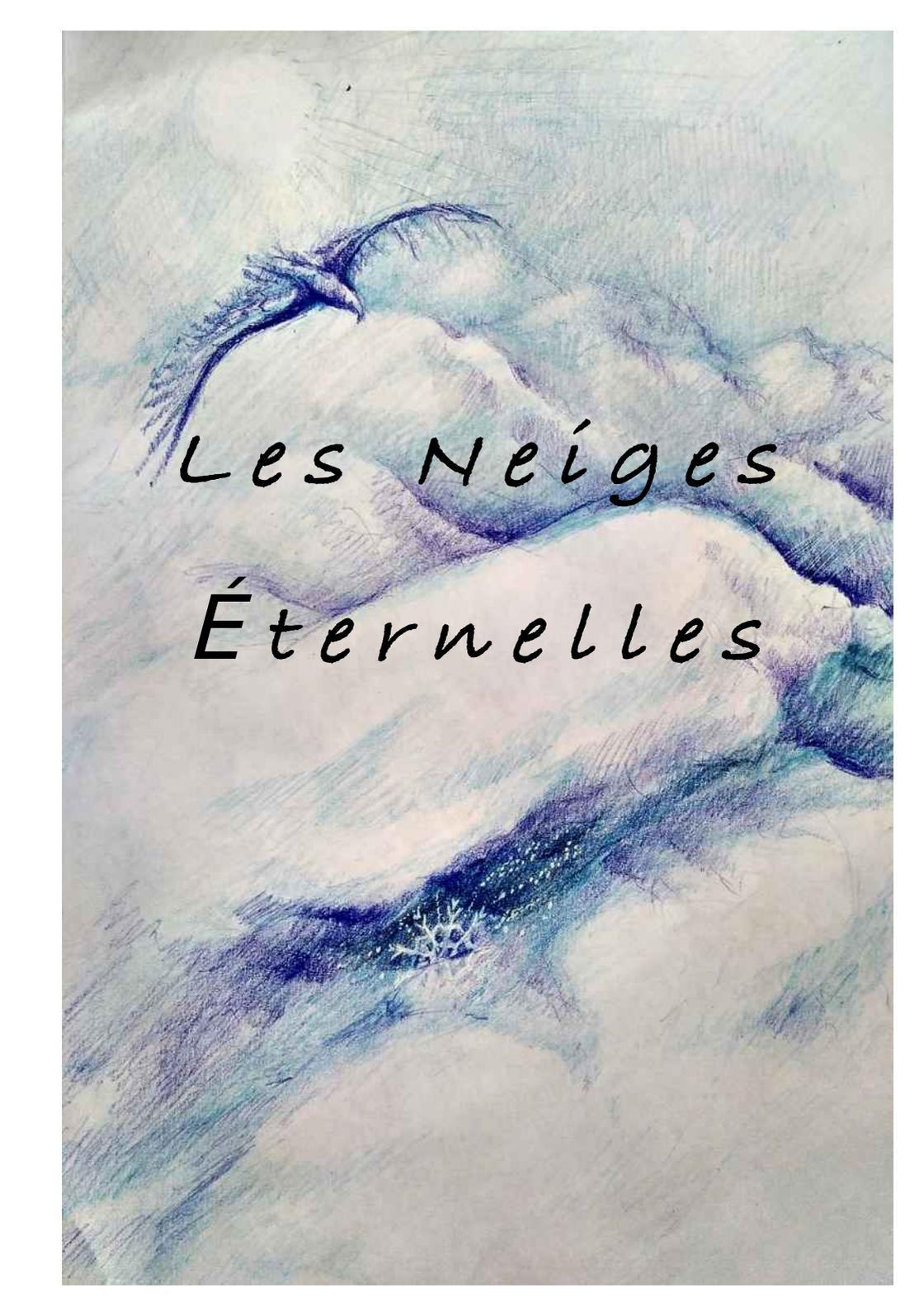
– Mon règne a pris fin. Regarde là, en bas.

Et la vue pénétrante de l'aigle distingua les hommes occupés à extraire de la terre et du fond des eaux une poussière jaune, blonde comme les épis, dont le contact infiltrait dans leurs veines un feu inconnu.

Et voyant les mortels, dont l'essence de l'âme avait été bouleversée, se battre entre eux comme des lions, l'aigle s'exclama :

– Oui, l'or est un métal précieux. Mélange de lumière et de boue, il a la couleur blonde du rayon de soleil ; mais ses carats sont l'orgueil, l'égoïsme et l'ambition.

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

A watercolor illustration of a snowy mountain landscape. The scene is dominated by soft, pastel shades of blue, purple, and white, suggesting a cold, wintry atmosphere. In the upper left, a dark bird with long, thin wings is captured in flight, soaring over the peaks. The mountains are rendered with delicate, textured brushstrokes, creating a sense of depth and volume. The overall composition is serene and evocative, with the text 'Les Neiges Éternelles' centered over the middle of the image.

Les Neiges

Éternelles

*À ma chère nièce,
Maríta Lillo Quezada*

Ses anciens souvenirs restaient très vagues. Blanche, plume de neige, avait virevolté au-dessus des pics et des monts venteux jusqu'à ce qu'une rafale la fouette et la colle sur l'arête d'une roche, où un froid terrible la solidifia subitement. Là, elle passa de nombreuses et interminables heures, prisonnière. Son immobilité forcée l'ennuyait terriblement. Elle enviait le passage des nuages et le vol des aigles, et quand le soleil parvenait à rompre la masse de vapeur qui enveloppait la montagne, elle implorait d'une petite voix tremblotante :

- Oh, père soleil, arrache-moi de cette prison ! Rends-moi la liberté !

Elle réclama tant qu'un matin le soleil, compatissant, la toucha d'un de ses rayons faisant vibrer ses molécules. Pénétrée par une douce chaleur, elle perdit alors sa rigidité et son immobilité puis, comme une sphère de diamant minuscule, elle roula tout le long de la pente vers un ruisseau dont les eaux troubles l'enveloppèrent et l'entraînèrent dans leur chute vertigineuse à travers les flancs de la montagne. Elle roula ainsi de cascade en cascade, tombant sans cesse,

jusqu'à ce que le ruisseau s'arrête soudain brusquement, après avoir plongé dans une faille. Cette étape n'en finissait pas. Soumise à une profonde obscurité, elle glissait au sein de la montagne comme à travers un filtre gigantesque...

Alors qu'elle se croyait déjà enterrée pour le restant de ses jours, elle surgit enfin un beau matin sous la voûte d'une grotte. Elle glissa, pleine de plaisir, tout au long d'une stalactite et, suspendue à son extrémité, elle regarda un instant l'endroit où elle se trouvait.

Cette grotte ouverte dans la roche vive était d'une beauté merveilleuse. Elle était illuminée par une clarté étrange et fantastique, donnant à ses murs des tons de porphyre et d'albâtre : on voyait près de l'entrée une petite source d'eau cristalline resplendissante.

Bien que tout ce qui se trouvait là lui paraisse délicieusement beau, elle ne trouva rien qui puisse se comparer à elle-même. D'une transparence absolue, traversée par les rayons du soleil, elle reflétait toutes les teintes du prisme. Elle ressemblait tantôt à un brillant d'eau extrêmement pure, tantôt à l'opale, à la turquoise, au rubis ou au saphir pâle.

Gonflée d'orgueil, elle se détacha de la stalactite et tomba dans la source.



Un léger bruissement d'ailes réveilla soudain les échos silencieux de la grotte, et la gouttelette orgueilleuse vit comment quelques oiseaux au plumage noir et blanc se posaient autour de la source dans un bruyant vacarme : il s'agissait d'une volée d'hirondelles. Les plus petites s'avancèrent les premières. Elles étiraient leurs petits cous moirés et buvaient avec délice tandis que leurs aînées leur disaient en attendant patiemment leur tour :

- Buvez en quantité, aujourd'hui nous traversons la mer !

La pèlerine de la montagne regardait avec étonnement les gouttes d'eaux qui l'entouraient s'offrir – avec plaisir semblait-il – aux becquetées gloutonnes qui les absorbaient les unes après les autres dans un *glouglou* musical et rythmique.

- Mais comment pouvez-vous être comme ça ! disait-elle. Mourir pour que ces sales volatiles étanchent leur soif ! Que vous êtes bêtes !

Alors, pour fuir les assoiffées, elle resserra ses molécules et plongea au fond.

Lorsqu'elle remonta à la surface, la bande avait déjà pris son envol et se détachait comme une tâche sur le ciel d'un bleu intense.

- Elles sont parties à la recherche de la mer, pensa-t-elle. À quoi peut bien ressembler la mer ?

Le désir de sortir d'ici, de vagabonder à travers le monde, s'empara d'elle une fois de plus. Elle tourna tout autour de la petite source en cherchant une sortie jusqu'à ce qu'elle trouve enfin dans la cuve de granite une petite déchirure par où se glissait un filet d'eau. Elle s'abandonna joyeusement au courant qui grossissait sans cesse grâce aux filtrations de la montagne, pour terminer sa course dans la vallée, transformé en un joli ruisseau d'eaux claires et transparentes comme le cristal. Quel délicieux voyage que celui-ci ! Les rives du ruisseau disparaissaient sous un épais tapis de fleurs. Les violettes et les jacinthes, les joncs et les lys se dressaient sur leurs tiges pour regarder le courant. Elles s'exclamaient, agitant coquettement leurs étamines chargées de pollen :

- Ruisseau, la fraîcheur qui nous redonne la vie, la teinte de nos pétales et l'arôme de nos calices, nous te devons tout ! Arrêtez-vous un instant pour recevoir l'offrande de vos préférées.

Mais le ruisseau, sans arrêter de courir, murmurait :

- Je ne peux pas m'arrêter, poussé par la pente. Mais, écoutez mon conseil. Abreuvez bien vos racines, car le soleil a

dispersé les nuages et inondera aujourd'hui les champs d'une pluie ardente.

Alors les plantes, suivant ce conseil, étirèrent leurs tentacules par-dessous la terre et absorbèrent avidement l'onde fraîche.

La fugitive de la source glissait près de la rive et cherchait à dépasser la surface pour mieux voir le paysage. Alors qu'elle effleurait une pierre, elle se vit soudain retenue par une radicelle qui se montrait par une brèche. Une violette dont les pétales étaient déjà fanés s'inclina sur sa tige et dit à la voyageuse :

- Cela fait deux jours que mes racines ne parviennent pas à atteindre l'eau. Mes heures sont comptées. Sans un peu d'humidité, je mourrai sans faute aujourd'hui. Toi, tu me donneras la vie, pieuse gouttelette et moi, en échange, je te transformerai en ce divin nectar que butinent les papillons ou je t'exhalerai dans les airs, convertie en un parfum exquis.

Mais l'interpellée lui répondit, dédaigneuse, en s'éloignant :

- Garde ton nectar et ton parfum. Je ne céderai jamais une seule de mes molécules. Ma vie vaut plus que la tienne. Adieu !

Puis elle roula le long des berges fleuries, glissant voluptueusement, évitant les contacts impurs, s'éloignant des racines

et des oiseaux et fuyant au passage les branchies des poissons qui pullulaient dans les eaux dormantes.

Le ciel, le soleil, le paysage tout entier disparurent à l'improviste. Le ruisseau avait de nouveau plongé dans la terre et courait vers l'inconnu au milieu des ténèbres.

Traînée par le torrent souterrain, la fille du soleil et de la neige, terrifiée à l'idée qu'un choc contre un obstacle invisible la désagrège, augmenta si bien la cohésion de ses atomes qu'elle était toujours intacte lorsque les ondes tumultueuses se furent calmées. Elle était toutefois si étourdie qu'elle n'aurait pu dire avec précision si cette course effrénée avait duré une minute ou un siècle. Bien que l'obscurité soit profonde, elle se rendit compte qu'elle se trouvait submergée dans une masse d'eau plus dense que celle du ruisseau, et dans laquelle elle remontait comme une bulle d'air. Une clarté ténue qui venait des hauteurs et qui augmentait par instant dissipait petit à petit les ombres. Elle remonta aussi vite qu'une flèche. Et, avant de pouvoir observer quoique ce soit de ce qui se passait autour d'elle, elle se retrouva à nouveau sous un ciel illuminé par le soleil.

Comme ces parages lui semblèrent bizarres ! Ni arbres, ni collines, ni montagnes ne limitaient l'incommensurable étendue alentour !



Une couche d'émeraude s'étendait de toutes parts, aux confins de l'horizon, comme fondue dans un immense creuset.

Tandis que la vagabonde du ruisseau, perdue dans l'immensité, s'endormait sur les ondes, une ombre intercepta le soleil. Il s'agissait d'un oisillon dont les ailes effleuraient presque la plaine liquide. La goutte d'eau le reconnut immédiatement comme l'une des hirondelles qui avaient bu à la source de la montagne. L'oiseau l'avait vu également et, agitant les ailes, fatigué, il lui dit d'une voix défaillante :

- Dieu t'a sans nul doute mis sur mon chemin. La soif me tourmente et m'affaiblit. J'arrive à peine à me maintenir en l'air. Ayant pris du retard sur mes sœurs, la mer immense sera ma tombe si tu ne permets pas que je rafraîchisse ma gueule sèche et ardente en te buvant. Si tu y consens, je pourrais encore atteindre la rive où m'attendent le printemps et la félicité.

Mais la goutte solitaire lui répondit :

- Si je disparaissais, pour qui flamboierait le soleil et brilleraient les étoiles ? L'univers n'aurait pas de raison d'être. Ta demande est absurde et bien trop ridicule. Charmé par ma

beauté, l'océan salé m'a prise pour épouse ; je suis la reine de la mer !

L'oiseau moribond insista et supplia en vain, voletant autour de l'inclémente jusqu'à ce que, n'ayant plus de force, il finisse par sombrer dans les vagues. Il fit un dernier effort pour sortir de l'eau, mais ses ailes mouillées refusèrent de le supporter et, après une courte lutte pour se maintenir à flots sur les ondes traîtres et salées, il s'enfonça en leur sein pour toujours.

Quand il eut disparu, la gouttelette d'eau douce sentencia gravement :

- Il n'a que ce qu'il mérite. Voyez la prétention et l'audace de ce vagabond buveur d'air !

Le soleil, au zénith, déversait sur la mer l'ardente irradiation de son brasier éternel ; la gouttelette imprudente, qui flottait, paresseuse, à la surface se sentit soudain embrasée par une terrible chaleur. Et, avant de pouvoir l'éviter, elle se retrouva transformée en un léger lambeau de vapeur qui s'élevait dans un air de plus en plus rare, jusqu'à une hauteur incommensurable. Là, un courant venteux la traîna au-dessus de l'océan au point de voir à nouveau, en descendant, des vallées, des collines et des montagnes.

Submergée par une masse de vapeur qui recouvrait de son blanc baldaquin une vaste campagne desséchée par la chaleur, elle entendit monter de la terre une clameur remplissant l'atmosphère. C'étaient les voix gémissantes des plantes qui disaient :

- Oh nuages, donnez-nous de quoi boire ! Nous sommes en train de mourir de soif ! Pendant que le soleil nous brûle et nous dévore, nos racines ne trouvent pas dans la terre calcinée le moindre atome d'humidité. Nous périrons inexorablement, si vous ne déclenchez pas au moins une bruine. Nuages du ciel, pleuvez, pleuvez !

Alors les nuages pleins de pitié, se condensèrent en gouttes minuscules qui inondèrent d'une pluie copieuse les champs assoiffés.

Mais la goutte d'eau évaporée par le soleil, qui flottait elle aussi entre la brume, dit :

- Il est bien plus beau d'errer à l'aventure dans le ciel bleu que de se mélanger à la terre et de se transformer en boue. Moi, je ne suis pas née pour cela.

Puis, se faisant la plus ténue possible, elle laissa en dessous les nuages et remonta bien haut vers le zénith. Mais, alors qu'elle était captivée par le vaste horizon, un vent impétueux venu de la mer l'entraîna jusqu'à la cime enneigée d'une montagne gigantesque et,

avant qu'elle ne se rende compte de ce qui lui arrivait, elle se trouva brusquement transformée en une plume de neige légère qui descendit sur le sommet, où elle se solidifia instantanément.

Une angoisse inexplicable la prit. Elle était de retour au point de départ et elle entendit murmurer à ses côtés :

- Voilà de retour parmi nous une des Élues ! Elle ne gaspilla pas une de ses molécules en pollen, en rosée, ou en parfum. Elle est donc digne d'occuper ce trône éminent. Nous détestons ces grossières transformations et notre mission, comme un symbole de notre beauté suprême, consiste à rester inchangée et inaccessible dans l'espace et dans le temps.

Mais la prisonnière angoissée et endolorie, sans écouter la voix de la montagne, se sentant pénétrée par un horrible froid, se retourna vers le soleil qui se trouvait à l'horizon pour lui dire :

- Oh soleil, mon père ! Ayez pitié de moi ! Rendez-moi la liberté !

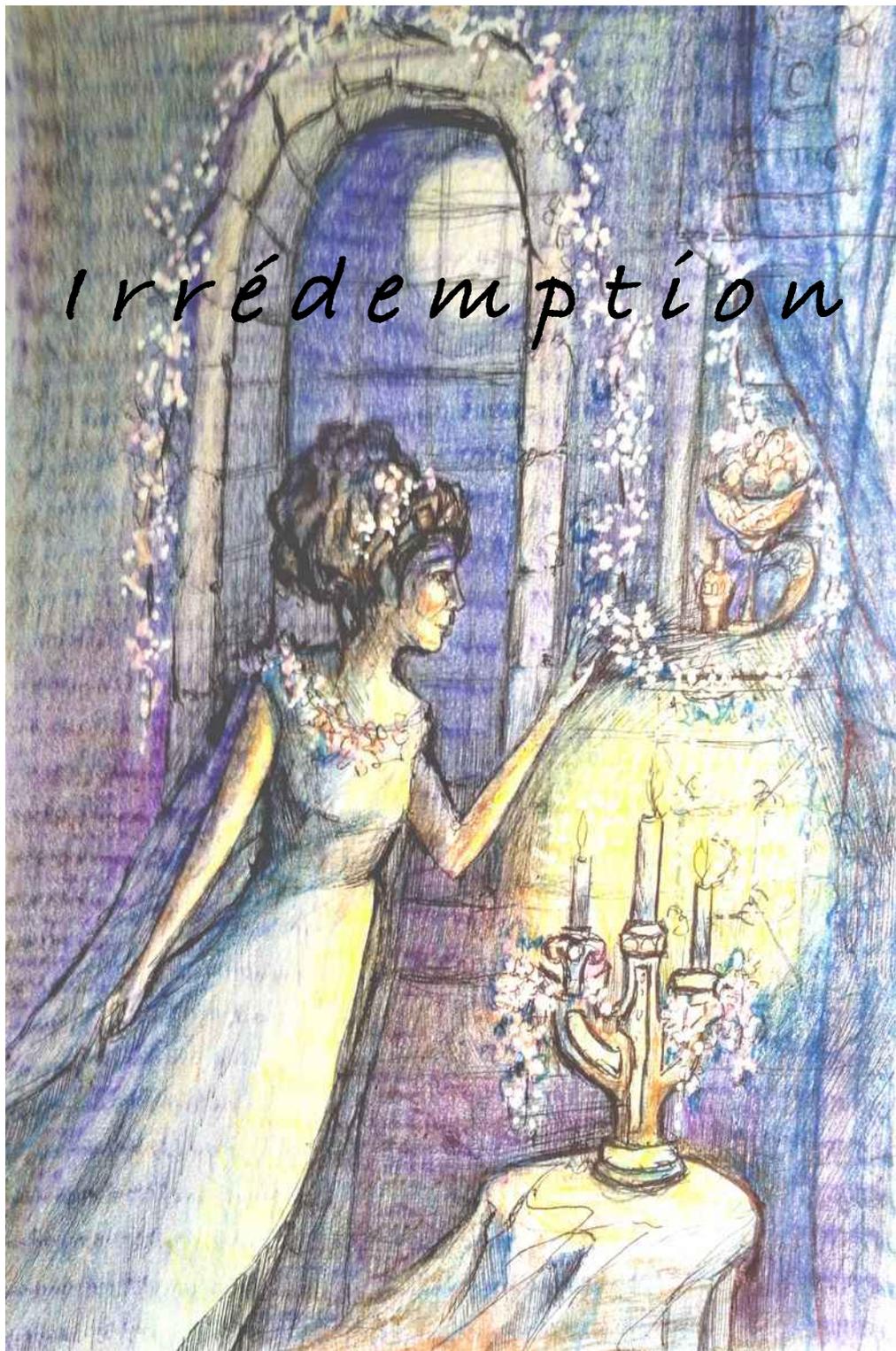
Mais le soleil, qui n'avait là ni force ni chaleur aucune, lui répondit :



– Je ne peux rien faire contre les neiges éternelles. Même si, pour elles, l'aurore est plus récente et le crépuscule plus tardif, mes rayons, comme le granite qui les soutient, ne les feront jamais fondre.

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

Irrédemption



Quand les derniers convives prirent congé, la princesse, retroussant la jupe de son vêtement constellé d'étoiles, traversa les salons déserts et se dirigea vers sa chambre à coucher, jetant, en passant, un dernier regard à ces lieux où, de par sa grâce et sa beauté plutôt que de par sa robe symbolique, elle avait été la reine de la nuit.

Elle se sentait quelque peu fatiguée, mais, en même temps, gaie et satisfaite. Le bal s'était avéré des plus somptueux. Tout ce que la grande ville arborait de plus distingué : les noblesses de sang, d'argent et de talent défilèrent à travers ses salons, décorés avec une magnificence éblouissante.

Mais la touche sensationnelle, celle qui arrachait des expressions d'enthousiasme et d'admiration, venait des fleurs répandues à profusion dans tout le palais. Avec leur pâle teinte aurore, elles paraissaient une couche de neige couleur de rose, tombée dans les grands appartements, recouvrant les consoles, les meubles, les bronzes, se répandant sur les tapis, et faisant disparaître sous ses boutons carmins les superbes verreries de la table du buffet. Des guirlandes de fleurs semblables enveloppaient les lustres de cristal, traçaient des dessins capricieux sur les murs et bordaient les cadres dorés des miroirs. L'effet produit par cette avalanche de fleurs rosées était simplement merveilleux, et les présents au bal ne tarissaient pas d'éloges sur cette fantastique ornementation, dont

l'idée géniale emplissait d'orgueil la belle dame qui, seule avec ses demoiselles de compagnie, qui préparaient sa coiffure nocturne, se plaisait à évoquer les détails de la fête magnifique.

Oui, cette idée si originale lui appartenait, à elle seule, et elle ne pouvait que sourire en se rappelant l'air surpris du vieil intendant quand elle lui ordonna de dépouiller de leurs fleurs tous les pêchers en floraison qui existaient dans la propriété.

Elle était persuadée que le serviteur rustique accomplirait cette consigne à contrecœur. Mais il avait obéi et le succès dépassait toutes ses espérances.

Elle se mit au lit, obnubilée par de si délicieux souvenirs. Alors que la demoiselle de compagnie abandonnait l'appartement sur la pointe des pieds, la voix de sa maîtresse l'arrêta. Un désir soudain, un caprice d'enfant gâtée l'avait prise subitement. Elle voulait s'endormir en respirant le doux parfum des fleurs qui lui donnèrent des sensations si agréables. Obéissant aux ordres de sa maîtresse, la jeune fille versa sur les couvertures des poignées de ces pétales rosés, et suspendit au crucifix en argent, placé à la tête du lit somptueux, un morceau de guirlande arraché à l'un des lustres du salon.

Le silence se fit dans la demeure, et le sommeil de la belle endormie devint de plus en plus profond.



Elle se trouva transportée tout à coup dans l'une de ses propriétés. Le ciel était bleu, et un soleil de printemps, doux et rieur, caressait les champs. Elle marchait au milieu d'un bois de pêcheurs en fleurs, enveloppée dans une atmosphère d'effluves et d'arômes enivrants, quand, subitement, un souffle qui semblait naître de ses lèvres, tenu au début, impétueux par la suite, arracha les fleurs et les dispersa aux quatre vents. Elle eut peur et voulut s'enfuir, mais les arbres, pareils à des spectres vengeurs, lui barrèrent la route et, en la fustigeant de leur branchage dénudé, ils la serrèrent jusqu'à l'étouffer du poids de leurs faces immenses.

Elle sentit son âme abandonner la terre et comparaître devant le Tribunal Divin, prisonnière d'une angoisse et d'une terreur infinies.

Assis sur son trône, sous un dais de soleils flamboyants, se trouvait le Suprême, l'inexorable Juge. À sa droite, le livre de la vie montrait ses pages, et un archange, à sa gauche, soutenait dans sa main droite la balance de la justice.

Au fond, gardées par des anges aux épées de feux, se trouvaient les portes du Purgatoire et du Paradis ; et l'on pouvait voir, dans le dos de l'archange, une concavité noire de laquelle sortait la figure terrifiante de Satan, appuyé sur ses griffes et ses ailes membraneuses.

Et, comme si tout avait été calculé pour augmenter ses peines, l'âme de la princesse dut assister au jugement d'une autre qui la précédait en ce moment fatidique.

Elle était celle d'un voleur et d'un assassin. Une montagne de crime s'élevait sur le plateau du mal, tandis qu'il n'y avait rien sur l'autre, celui des bonnes actions, qui compensa le poids accablant de ses fautes. Mais la Misère y mit une larme et un fil de ses haillons, l'Expiation, une goutte du sang répandu sur l'échafaud, et l'Ignorance, enlevant son bandeau, le plaça, elle aussi, dans le plateau vide, lequel sortit cette fois de son immobilité pour s'incliner légèrement.

Satan, qui se préparait à prendre le condamné, fit une horrible grimace. L'âme qu'il comptait comme sienne était envoyée au purgatoire. Il grinça des dents avec rage, et la vibration de ses ailes, secouées par la colère, fit tonner les cavités effrayantes de l'Enfer. Cette sentence raviva l'espoir dans l'âme angoissée de la princesse. Entre elle et un voleur assassin, un abîme les séparait. Et cette assurance s'accrut, son tour arrivant, à la vue de l'archange ne mettant dans le plateau des fautes que quelques fleurs fanées et décolorées.

Sa terreur et son inquiétude se transformèrent alors en une joie sans limite, quand elle comprit que ces petites fleurs, dont le poids

pouvait être neutralisé par le moindre petit souffle, représentait tout le mal qu'elle avait répandu sur terre. Le jugement avait été sévère ! Mais, elle en était maintenant persuadée, son âme était l'une des élues et elle irait directement au Paradis. Puis, réconfortée par la vision de l'éternelle béatitude, elle évoqua la légion innombrable de ses bonnes œuvres. Elles étaient si nombreuses, qu'elle déplorait presque que sa faute soit si petite, car la plus insignifiante de ses nobles actions suffirait pour incliner la balance en sa faveur. Et elle voulait toutes les exhiber ici, pour que le Juge divin lui assigne la récompense la plus haute auquel elle avait droit.

C'est pourquoi, quand ses actes de piété religieuse, de charité et d'abnégation s'empilèrent sur le plateau du bien sans que la balance ne changea de position, elle ne ressentit qu'un début d'étonnement, qui évolua en stupeur à la vue de l'archange achevant sa tâche par l'ajout, à la pile de vertus, des masses imposantes d'un hôpital et d'une somptueuse chapelle avec ses ciments de pierre, sa croix en fer fondue et sa girouette de laiton.

La balance restait pour autant inaltérable, un spectacle terrifiant remplit tout à coup de frayeur l'âme de la princesse. Satan, qui était en train de rire, abandonna soudainement la cachette dans laquelle il était tapi et se pendit au plateau rebelle, telle une araignée monstrueuse ; tous les diables et réprouvés de l'enfer, accrochés par



les queues et les pattes crochues, se suspendirent, à sa suite, sans que le poids de cette chaîne, dont le dernier chaînon atteignait le fond du septième abîme, ne parviennent à marquer la plus petite oscillation du fléau de la balance immuable. Dans le plateau, les fleurs avaient disparu pour laisser leur place à une montagne de pêchers mûrs, autour desquels tournées des myriades d'êtres, du corpuscule imperceptible jusqu'à l'insecte ailé, à la forme parfaite. Des légions innombrables d'abeilles bourdonnantes, de papillons aux ailes irisées et d'oiseaux aux plumages multicolores voletaient autour des fruits ; un immense feuillage, en cône inversé, se détachait au-dessus du tout, et se perdait dans l'infini.

La voix terrible résonna alors :

- Femme, ta faute est irrécupérable ! Le poids de l'enfer dans sa totalité n'est pas parvenu à l'équilibrer. En extirpant le germe, tu as stoppé, dans son cours, la projection de la vie, dont l'origine est Dieu lui-même... Va donc avec Satan pour toute l'éternité.

* * *

Un cri strident, vibrant, frappa de commotion la domesticité du palais. La demoiselle de compagnie, arrivée la première, trouva sa maîtresse dressée sur son lit et prise de violents spasmes nerveux. La guirlande suspendue au crucifix s'était rompue, et les fleurs gisaient éparses sur l'oreiller et la chevelure de la dame, la jeune fille s'exclama alors à demi-voix :

– Moi je le savais déjà ! Dormir avec des fleurs c'est comme dormir avec des morts. On fait d'horribles cauchemars.



JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

© Lettres Ailées, 2019

Impression : BoD – Book on Demand, Allemagne

ISBN : 978-2-490923-02-1

loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal : octobre 2019